

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Evans, Richard J., *The German Working Class : 1888-1933*. London-Totowa (N.J.), Croom Helm-Barnes & Noble Books, 1982, 259 p.

par H. R. C. Wright et Olivier Cadot

Études internationales, vol. 13, n° 4, 1982, p. 742-743.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/701429ar>

DOI: 10.7202/701429ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

L'auteur a toute notre sympathie pour son effort qui dépasse de loin la tentative et demeure une réussite fort bien menée. Car, pour l'ensemble, compte tenu des limites matérielles imposées, Daniel Colard réussit, avec beaucoup d'intelligence, à cerner, à concrétiser la réalité toute récente en somme qu'est le mouvement des pays non-alignés. L'étude demeure préalable, claire, limitée, intentionnellement à l'écart des controverses. De toute évidence l'auteur l'a voulu ainsi. Ce choix est heureux, puisqu'il rend possible une définition historique presque parfaite du non-alignement.

Jean-Roch PERRON

*Département d'histoire
Université Laval*

EVANS, Richard J., *The German Working Class: 1888-1933*. London-Totowa (N.J.), Croom Helm-Barnes & Noble books, 1982, 259 p.

Les six essais rassemblés dans cet ouvrage représentent un véritable travail d'équipe. Leurs auteurs ont été en contact pendant plusieurs années, et Richard Evans a parfaitement coordonné l'ensemble, choisissant les articles qui convenaient le mieux au projet, insistant auprès des auteurs pour qu'ils précisent clairement en quoi leur étude contribue au sujet, et présentant le tout dans une introduction remarquable.

Bien qu'il s'agisse d'un élément capital pour la compréhension des relations internationales dans la première moitié du XX^{ème}, l'histoire de la classe ouvrière allemande, des débuts de l'Empire à la fin de la République de Weimar, reste controversée et victime d'aigres débats idéologiques. L'histoire sociale n'ayant jamais été, en Allemagne, entièrement reconnue par l'histoire officielle, elle a été entreprise indépendamment, d'une part par des membres du SPD (Sozialdemokratische Partei Deutschlands), dans une perspective marxiste, et, d'autre part, par des sociologues fonctionnalistes, pour la plupart émigrés aux États-Unis, puis réimportée en RFA après la guerre. De plus, l'histoire de la classe ou-

vière a été identifiée à celle de la social-démocratie. Ainsi, la bureaucratisation et l'évolution réformiste de cette dernière dans la période précédant la Première Guerre mondiale ont été considérées comme des preuves de l'embourgeoisement de la classe ouvrière, expliquant sa capitulation devant le militarisme en 1914 et son peu de résistance face au nazisme. Pour les marxistes, il s'agit de la trahison des dirigeants sociaux-démocrates. L'interprétation fonctionnaliste, elle, a été fixée par l'ouvrage classique de Günther Roth (1950). Plus qu'un parti – au rôle d'ailleurs limité dans l'Empire – la social-démocratie offrait au travailleur allemand un environnement, un mode de vie et d'organisation de ses loisirs, qui était cependant loin d'être imperméable à l'idéologie dominante – les livres les plus lus dans les bibliothèques socialistes n'étaient pas les ouvrages marxistes. Au contraire, selon Roth, ce milieu confortait négativement la société impériale en créant des acquiescements susceptibles d'être perdus en cas de conflit, et en véhiculant directement les valeurs de travail, de discipline et de bonne réputation.

Cependant, et c'est là la critique de nos auteurs, à vouloir justifier « ex post » toute institution, officielle ou non, comme une partie du système dominant, le fonctionnalisme n'explique pas grand'chose. Les conflits entre le SPD et le régime impérial étaient loin d'être négligeables; et, parallèlement, son influence sur la classe ouvrière fut bien plus ambivalente que ne le laisse croire la conception statique et simplificatrice de Roth. Comme le montre David Crew dans son étude de la grève de 1911 dans une aciérie de Dortmund, c'est par leur travail en profondeur d'organisation et de politisation que les syndicats et la social-démocratie créèrent le climat où éclata un acte de sabotage, interprété à tort comme un signe de régression des méthodes de lutte de classe, traduisant une dégénérescence de la conscience ouvrière.

Utilisant la méthode historique des *Annales*, partant du rude quotidien, nos auteurs montrent l'existence d'une contre-culture ouvrière fondée sur des valeurs propres et des comportements déviants par rapport aux normes bourgeoises, comme dans le cas de l'u-

nion libre et des relations de couple extra-conjugales, étudié par Stefan Bajohr, ou dans celui du chapardage dans les docks (Michael Grüttner). Mode de vie également rebelle, dans certains cas tout au moins, à l'influence social-démocrate, comme en témoigne l'échec du boycott du schnaps – alcool de grain distillé par les Junkers de l'Est et subventionné par le Trésor impérial – lancé en 1909 par le SPD (James Roberts). La déviance était d'autant plus quotidienne dans l'Allemagne impériale que la police était extraordinairement tatillonne. Deux personnes suspectes de concubinage pouvaient être espionnées pendant des années afin de déterminer si leurs rapports étaient de nature sexuelle ou non, et risquaient dans ce cas la prison. Ainsi déviance, non-conformisme et résistance, les semences de la révolte, apparaissent comme les conséquences de situations ponctuelles, et non comme les manifestations d'une vertu révolutionnaire innée de la classe ouvrière. Ceci s'applique également aux formes que prennent les conflits du travail, essentiellement déterminées par le contexte. Dès lors, comme le souligne Dick Geary, les classifications définitives en « réformistes » ou « révolutionnaires » perdent de leur sens.

L'intéressante contribution d'Eve Rosenthal – diplômée de McGill – met en lumière l'attitude ambiguë du KDP, le parti communiste, face aux « cliques » berlinoises – gangs de jeunes – durant l'entre-deux-guerres. Ces cliques descendaient de « groupes de marche » de banlieue, les *Wanderflegel*, eux-mêmes contrepartie populaire, souvent violente et tapageuse, des *Wandervögel*, groupes de marche du début du siècle, aux idéologies diverses – nationaliste, socialiste, « écologique » ou religieuse – mais qui, dans leur ensemble, visaient à l'intégration sociale des adolescents. Dans les désastres économiques – inflation de 1923 et grande crise à partir de 1930 – et le climat de violence de la République de Weimar, ces cliques prirent une certaine ampleur, tout au moins dans les quartiers populaires, où précisément le KPD recrutait. D'autre part, leurs compétences en matière de combat de rue étaient indispensables dans la lutte contre les nazis. Cependant, les dirigeants communistes, volontiers moralisateurs et conformis-

tes, éprouaient à leur égard la méfiance traditionnelle des marxistes envers le « lumpenproletariat ». Mais qui signifiait ce terme dans les conditions économiques de l'époque, où des quartiers entiers de Berlin étaient peuplés de chômeurs, d'ouvriers non qualifiés et de déclassés de toutes sortes? D'où l'ambiguïté de l'attitude communiste. Eve Rosenthal passe malheureusement sous silence un aspect important de l'histoire du parti: après 1929, à l'époque de la stratégie « classe contre classe », les communistes collaborèrent, dans certains cas ouvertement, avec les nazis, pour saboter par la violence les meetings sociaux-démocrates. Ceci n'était possible que parce qu'ils recrutaient la même clientèle, en partie du moins, et que leurs membres pouvaient se connaître, faisant partie de cliques rivales.

Enfin, on peut se demander si le concept de culture, pris dans une acception aussi large, ne perd pas de son sens. Des comportements auto-destructeurs comme l'alcoolisme ne sont-ils pas plutôt des symptômes de détresse, comme l'est, sur le plan économique, le chapardage? Si l'on peut parler de contre-culture dans la jeunesse occidentale des années soixante, par exemple, n'est-ce pas parce que ce mouvement avait sa littérature (Kérouac, Ginsberg), sa musique et ses rêves psychédéliques, et qu'il offrait une alternative idéologique? Si l'existence des *Wanderflegel* peut être considérée comme une manifestation culturelle, son caractère d'imitation des *Wandervögel* la rend difficilement assimilable à une contre-culture.

H.R.C. WRIGHT
Olivier CADOT

Département d'économie
Université McGill

LINDEN, Carl A. et ELLIOTT, Charles (Eds.). *Marxism in the Contemporary West*. Boulder (Col.), Westview Press, 1980, 189 p.

Le défi intellectuel que pose le mouvement marxiste dans sa version eurocommuniste à la société occidentale apparaît, à la